

Peut-on vouloir le mal ?

Ovide, *Les Métamorphoses* (livre VII, vers 20) :

« une force étrange m'entraîne malgré moi, et je suis les avis
Tantôt de mon désir, tantôt de ma raison. Je vois le meilleur,
Je poursuis le pire ».

*

Kant, *La religion dans les limites de la simple raison* (texte du cours)

*

Platon, *Ménon* (77b-78b) :

MENON.

Il me paraît donc, Socrate, que la vertu consiste, comme dit le poète, à se plaire aux belles choses et à pouvoir se les procurer. Ainsi j'appelle vertueux celui qui désire les belles choses, et peut s'en procurer la jouissance.

SOCRATE.

Entends-tu que désirer les belles choses ce soit désirer les bonnes ?

MENON.

Précisément.

SOCRATE.

Est-ce qu'il y aurait des hommes qui désirent les mauvaises choses, tandis que les autres désirent les [\[77c\]](#) bonnes? Ne te semble-t-il pas, mon cher, que tous désirent ce qui est bon ?

MENON.

Nullement.

SOCRATE.

Mais, à ton avis, quelques-uns désirent ce qui est mauvais ?

MENON.

Oui.

SOCRATE.

Veux-tu dire qu'ils regardent alors le mauvais comme bon ; ou que le connaissant pour mauvais, ils ne laissent pas de le désirer?

MENON.

L'un et l'autre, ce me semble.

SOCRATE.

Quoi! Menon, juges-tu qu'un homme connaissant le mal pour ce qu'il est, puisse se porter à le désirer ?

MENON.

Très fort.

SOCRATE.

Qu'appelles-tu désirer? est-ce désirer que la chose lui arrive?

MENON.

Qu'elle lui arrive, [\[77d\]](#) sans doute.

SOCRATE.

Mais cet homme s'imagine-t-il que le mal est avantageux pour celui qui l'éprouve, ou bien sait-il qu'il est nuisible à celui en qui il se rencontre?

MENON.

Il y en a qui s'imaginent que le mal est avantageux; et il y en a d'autres qui savent qu'il est nuisible.

SOCRATE.

Mais crois-tu que ceux qui s'imaginent que le mal est avantageux, le connaissent comme mal ?

MENON.

Pour cela, je ne le crois pas.

SOCRATE.

Il est évident par conséquent que ceux-là ne désirent pas le mal, [77e] qui ne le connaissent pas comme mal, mais qu'ils désirent ce qu'ils prennent pour un bien, et qui est réellement un mal; de sorte que ceux qui ignorent qu'une chose est mauvaise, et qui la croient bonne, désirent manifestement le bien. N'est-ce pas?

MENON.

Il y a toute apparence.

SOCRATE.

Mais quoi ! les autres qui désirent le mal, à ce que tu dis, et qui sont persuadés que le mal nuit à celui dans lequel il se trouve, connaissent sans doute qu'il leur sera nuisible?

MENON.

[78a] Nécessairement.

SOCRATE.

Ne pensent-ils pas que ceux à qui l'on nuit, sont à plaindre en ce qu'on leur nuit?

MENON.

Nécessairement encore.

SOCRATE.

Et qu'en tant qu'on est à plaindre, on est malheureux?

MENON.

Je le crois.

SOCRATE.

Or est-il quelqu'un qui veuille être à plaindre et malheureux?

MENON.

Je ne le crois pas, Socrate.

SOCRATE

Si donc personne ne veut être tel, personne aussi ne veut le mal. En effet, être à plaindre, qu'est-ce autre chose que désirer le mal et se le procurer ?

MENON.

Il paraît [\[78b\]](#) que tu as raison, Socrate : personne ne veut le mal.

*

Platon, *Hippias majeur* (fin du dialogue) :

« SOCRATE

Si la justice est une force de l'âme, l'âme la plus forte n'est-elle pas la plus juste ? car une telle âme nous a paru, excellent Hippias, être la meilleure.

HIPPIAS

Elle nous a paru telle en effet.

SOCRATE

Et si c'est une science, l'âme la plus savante n'est-elle pas la plus juste, et la plus ignorante, la plus injuste ?

HIPPIAS

Si.

SOCRATE

Et si elle est l'une et l'autre, n'est-ce pas l'âme qui possède à la fois la science et la force qui est la plus juste, et la plus ignorante la plus injuste ? Cela n'est-il pas nécessaire ?

HIPPIAS

Il y a apparence.

SOCRATE

Or la plus forte et la plus savante, n'est-ce pas elle qui nous est apparue comme la meilleure et la plus capable de réaliser à la fois ce qui est beau et ce qui est laid en toute espèce de travail ?

HIPPIAS

Si.

SOCRATE

Donc, quand elle fait des choses honteuses, elle les fait volontairement par sa force et par son art, et la force et l'art, pris tous deux ensemble ou séparément, relèvent de la justice.

HIPPIAS

Il semble.

SOCRATE

Et être injuste, c'est faire des actions mauvaises ; ne pas l'être, c'est faire des actions honnêtes.

HIPPIAS

Oui.

SOCRATE

Alors l'âme la plus forte et la meilleure, quand elle est injuste, ne commettra-t-elle pas l'injustice volontairement, et la mauvaise involontairement ?

HIPPIAS

Évidemment.

SOCRATE

Et celui qui a l'âme bonne n'est-il pas un homme de bien, et celui qui l'a méchante, un méchant ?

HIPPIAS

Si.

SOCRATE

C'est donc le fait d'un homme de bien d'être injuste volontairement et du méchant de l'être involontairement, s'il est vrai que l'homme de bien a l'âme bonne.

HIPPIAS

Mais il l'a réellement.

SOCRATE

En conséquence, celui qui pèche et fait des actes malhonnêtes et injustes volontairement, celui-là, Hippias, s'il en existe un qui soit tel, ne saurait être que l'homme de bien.

HIPPIAS

Cela, Socrate, il m'est impossible de te l'accorder.

SOCRATE

Moi non plus, Hippias, je ne peux pas me l'accorder. Cependant, c'est pour nous la conséquence évidente, en ce moment du moins, de notre argumentation. Mais, comme je le disais il y a un moment, sur cette matière-là je flotte d'une opinion à l'autre et ne suis jamais fixé, et cette incertitude n'a pas de quoi surprendre chez moi et chez tout autre ignorant ; mais que vous, les savants, vous flottiez tout comme nous, voilà qui est terrible pour nous-mêmes ; car même si nous recourons à vous, nous ne serons pas délivrés de notre incertitude. »

*

Descartes, *Lettre au Père Mesland* du 9 février 1645 :

« Quant au libre arbitre, liberté je suis entièrement d'accord avec ce qu'en a écrit le Révérend Père. Et, pour exposer plus complètement mon opinion, je voudrais noter à ce sujet que l'indifférence me semble signifier proprement l'état dans lequel se trouve la volonté lorsqu'elle n'est pas poussée d'un côté plutôt que de l'autre par la perception du vrai ou du bien ; et c'est en ce sens que l'ai prise lorsque j'ai écrit que le plus bas degré de la liberté est celui où nous nous déterminons aux choses pour lesquelles nous sommes indifférents. Mais peut-être d'autres entendent-ils par indifférence la faculté positive de se déterminer pour l'un ou l'autre de deux contraires, c'est-à-dire de poursuivre ou de fuir, d'affirmer ou de nier. Cette faculté positive, je n'ai pas nié qu'elle fût dans la volonté. Bien plus, j'estime qu'elle s'y trouve, non seulement dans ces actes où elle n'est poussée par aucune raison évidente d'un côté plutôt que de l'autre, mais aussi dans tous les autres ; à tel point que, lorsqu'une raison très évidente nous porte d'un côté, bien que moralement parlant, nous ne puissions guère choisir le parti contraire, absolument parlant, néanmoins, nous le pouvons. Car il nous est toujours possible de nous retenir de poursuivre un bien clairement connu et d'admettre une vérité évidente, pourvu que nous pensions que c'est un bien d'affirmer par là notre libre arbitre.

De plus, il faut remarquer que la liberté peut être considérée dans les actions de la volonté ; avant leur accomplissement, ou pendant leur accomplissement.

Considérée dans ces actions avant leur accomplissement, la liberté implique l'indifférence ; entendue dans le second sens, mais non dans le premier. Et bien que, lorsque nous opposons notre propre jugement aux ordres reçus des autres, nous nous disions plus libres de faire ce pour quoi rien ne nous a été prescrit par autrui, et où il nous est permis de suivre notre jugement, que de faire ce qui nous est interdit, nous ne pouvons pas dire de la même façon, quand nous opposons les uns aux autres nos jugements ou nos connaissances, que nous sommes plus libres de faire les choses qui ne nous semblent ni bonnes ni mauvaises, ou dans lesquelles nous voyons autant de raisons de bien que de raisons de mal, que de faire celles où nous voyons beaucoup plus de bien que de mal.

Une plus grande liberté consiste en effet ou bien dans une plus grande facilité de se déterminer, ou bien dans un plus grand usage de cette puissance positive que nous avons de suivre le pire, tout en voyant le meilleur. Si nous suivons le parti où nous voyons le plus de bien, nous nous déterminons plus facilement ; mais si nous suivons le parti contraire, nous usons davantage de cette puissance positive. Et ainsi, nous pouvons toujours agir plus librement dans les choses où nous voyons plus de bien que de mal, que dans les choses appelées par nous *adiaphora*, ou indifférentes. En ce sens aussi on peut dire que les choses qui nous sont commandées par les autres et que sans cela nous ne ferions pas nous-mêmes, nous les faisons moins librement que celles qui ne nous sont pas commandées ; car le jugement qu'elles sont difficiles à faire est opposé au jugement qu'il est bon de faire ce qui est commandé, et ces deux jugements, plus ils nous meuvent également, plus ils mettent en nous d'indifférence prise au premier sens.

Considérée maintenant dans les actions de la volonté pendant qu'elles s'accomplissent, la liberté n'implique aucune indifférence, qu'on la prenne au premier ou au deuxième sens ; parce que ce qui est fait ne peut pas demeurer non fait, étant donné qu'on le fait. Mais la liberté consiste dans la seule facilité d'exécution, et alors, libre, spontané et volontaire ne sont qu'une même chose. C'est en ce sens que j'ai écrit que j'étais porté d'autant plus librement vers quelque chose que j'étais poussé par plus de raisons, car il est certain que notre volonté se meut alors avec plus de facilité et d'élan. »

*

Descartes, *Discours de la méthode*, III :

« Outre que les trois maximes précédentes n'étaient fondées que sur le dessein que j'avais de continuer à m'instruire : car Dieu nous ayant donné à chacun quelque lumière pour discerner le vrai d'avec le faux, je n'eusse pas cru me devoir contenter des opinions d'autrui un seul moment, si je ne me fusse proposé d'employer mon propre jugement à les examiner, lorsqu'il serait temps ; et je n'eusse su m'exempter de scrupule, en les suivant, si je n'eusse espéré de ne perdre pour cela aucune occasion d'en trouver de meilleures, en cas qu'il y en eût. Et enfin, je n'eusse su borner mes désirs, ni être content, si je n'eusse suivi un chemin par lequel, pensant être assuré de l'acquisition de toutes les connaissances dont je serais capable, je le pensais être, par même moyen, de celle de tous les vrais biens qui seraient jamais en mon pouvoir, d'autant que, notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir aucune chose, que selon que notre entendement « la » lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire, et de juger le mieux qu'on puisse pour faire aussi tout son mieux, c'est-à-dire pour acquérir toutes les vertus, et ensemble tous les autres biens qu'on puisse acquérir ; et lorsqu'on est certain que cela est, on ne saurait manquer d'être content. »

*

Spinoza, *Éthique*, IIIème partie, proposition II, scolie :

« Mais il est indubitable que rien n'empêcherait ces personnes de croire que nos actions sont toujours libres, si elles ne savaient pas par expérience qu'il nous arrive souvent de faire telle action dont nous nous repentons ensuite, et souvent aussi, quand nous sommes agités par des passions contraires, de voir le meilleur et de faire le pire. C'est ainsi que l'enfant s'imagine qu'il désire librement le lait qui le nourrit ; s'il s'irrite, il se croit libre de chercher la vengeance ; s'il a peur, libre de s'enfuir. C'est encore ainsi que l'homme ivre est persuadé qu'il prononce en pleine liberté d'esprit ces mêmes paroles qu'il voudrait bien retirer ensuite, quand il est redevenu lui-même ; que l'homme en délire, le bavard, l'enfant et autres personnes de cette espèce sont convaincues qu'elles parlent d'après une libre décision de leur âme, tandis qu'il est certain qu'elles ne peuvent contenir l'élan de leur parole. Ainsi donc, l'expérience et la raison sont d'accord pour établir que les hommes ne se croient libres qu'à cause qu'ils ont conscience de leurs actions et ne l'ont pas des causes qui les déterminent, et que les décisions de l'âme ne sont rien autre chose que ses appétits, lesquels varient par suite des dispositions variables du corps. Chacun, en effet, se conduit en toutes choses suivant la passion dont il est affecté. »

* * *